

Sandra PROVINI

## RÉPONDRE À DIDON

Quand en 1541, Michel d'Amboise, surnommé « l'esclave fortuné », entreprend de répondre aux *Héroïdes* dans les *Contrepistres d'Ovide*<sup>1</sup>, il s'est déjà fait connaître comme spécialiste de l'épître amoureuse – ses *Epistres veneriennes*<sup>2</sup>, publiées en 1532, ont été rééditées à deux reprises en 1534 et 1536 – au point qu'il apparaît même, selon Pauline Dorio, comme l'un des fondateurs du genre en français<sup>3</sup>. Les *Contrepistres* rencontrent, elles aussi, un grand succès public, dont témoignent leurs rééditions en 1542, 1546, ainsi qu'en 1552 (a. s.) à la suite de la nouvelle traduction des *Héroïdes* par Charles Fontaine<sup>4</sup>.

Michel d'Amboise se propose, dans ce recueil, de donner la réplique aux quinze premières héroïdes ovidiennes : celles-ci étaient en effet restées jusque-là sans réponse, si l'on excepte les lettres à Pénélope, Phyllis et Œnone, composées par Aulus Sabinus et régulièrement publiées dans les éditions des *Héroïdes* d'Ovide<sup>5</sup>. Le choix de ce sujet s'explique sans doute par l'intérêt particulier que vouent plusieurs membres de la famille d'Amboise aux *Héroïdes*, dont Georges d'Amboise a fait copier la traduction achevée en 1497 (n. s.) par Octovien de Saint-Gelais<sup>6</sup> et dont Catherine d'Amboise, qui fut la protectrice de son neveu Michel, s'est elle-même inspirée dans ses héroïdes religieuses, vers 1545<sup>7</sup>. Il s'inscrit plus largement dans l'engouement pour cette œuvre dont font preuve les poètes de la première moitié du siècle et dont témoignent la dizaine de manuscrits et la trentaine d'éditions de la traduction d'Octovien de Saint-Gelais, recensées entre 1500 et 1546, jusqu'à son remplacement partiel par celle de Charles Fontaine<sup>8</sup>, mais aussi les nouvelles héroïdes composées par Fausto Andrelini, André de La Vigne, Macé de

<sup>1</sup> *Les Contrepistres d'Ovide, nouvellement inventées et composées par Michel d'Amboise, dict l'Esclave Fortuné, Seigneur de Chevillon, où sont contenues plusieurs choses recreatives, et dignes de lire*, Paris, Denis Janot, 1541 ; nouvelle édition par Denis Janot, pour Vincent Sertenas et Jean Longis, en 1542 ; nouvelle édition à Paris, Pierre Sergent, Maurice de la Porte, Guillaume le Bret et Jean Ruelle, 1546.

<sup>2</sup> *Les Epistres veneriennes de l'Esclave fortuné privé de la court d'Amours, nouvellement faictes et composées par luy. Avecques toutes ses auvres par luy reuues & corrigées. Premièrement les .xxxix. epistres veneriennes. Les fantaisies. Les complaints, regretz et epitaphes. Avec .xxxvi. rondeaulx et cinq balades d'amours*, Paris, Alain Lotrian et Denis Janot, 1532.

<sup>3</sup> P. Dorio, « La plume en l'absence » : le devenir familial de l'épître en vers dans les recueils imprimés de poésie (1527-1555), Thèse de doctorat soutenue à l'Université Sorbonne Paris Cité, 2017. Il sera imité par François Habert, notamment, dans les *Epistres cupidiniques* (Paris, Alain Lotrian, 1542).

<sup>4</sup> *Les Epistres d'Ovide nouvellement mises en vers françois par M. Charles Fontaine... avec les préfaces & annotations : le tout non par cy devant imprimé. Plus y a la response à icelles epistres*, Lyon, Temporal, 1552 (ancien style).

<sup>5</sup> Par exemple, dans l'édition aldine de 1502, sous le titre *Publii Ovidii Nasonis Heroidum epistolae. Auli Sabini epistolae tres*, mais aussi dans de nombreuses éditions parisiennes (Michel Le Noir, 1499 ; Nicolas des Prés, 1509 ; Simon de Colines, 1529 ; M. et G. Trechsel, 1533 ; etc.). Voir M. Molins, *Charles Fontaine traducteur : le poète et ses mécènes à la Renaissance*, Genève, Droz, 2011, p. 110-111.

<sup>6</sup> Les manuscrits, souvent richement enluminés, qui conservent cette traduction ont été décrits par P. Durrieu et J.-J. Marquet de Vasselot, *Les Manuscrits à miniatures des Héroïdes d'Ovide, traduites par Saint-Gelais*, Châteaudun, 1894. Sur les copies que Georges d'Amboise a fait réaliser par des artistes rouennais, voir l'article de G. Toscano, « Los manuscritos de la biblioteca napolitana de los reyes de Aragon comprados por el cardenal Georges d'Amboise », *La Biblioteca reale di Napoli al tempo della dinastia aragonesa. La Biblioteca Real de Nápoles en tiempos de la dinastia aragonesa*, ed. G. Toscano (Exhibition catalogue, Napoli, Castel Nuovo), Valencia, Generalitat Valencia, 1998, p. 305-314.

<sup>7</sup> *Les devotes epistres de Katherine d'Amboise*, éd. Abbé J.-J. Bourassé, Tours, Imprimerie A. Mame, 1861 ; *Les devotes epistres*, éd. Y. Giraud, Fribourg, Éditions Universitaires, 2002.

<sup>8</sup> Fontaine n'a traduit que les dix premières héroïdes. En 1556, il les fait paraître de nouveau accompagnées de neuf héroïdes traduites par Saint-Gelais et révisées par ses soins, ainsi que des héroïdes de Hérodote et Léandre traduites par Saint-Romard (*Les xxxi. epistres d'Ovide. Les dix premieres sont traduites par Charles Fontaine Parisien : le reste est par lui revu, & augmenté de Préfaces*, Lyon, Jean de Tournes et Guillaume Gazeau, 1556).

Villebresmes ou encore Jean Marot à la cour de Louis XII et Anne de Bretagne<sup>9</sup>, le contexte des guerres d'Italie conduisant les dames de France à s'identifier à Pénélope ou Laodamie que leurs époux ont délaissées pour attaquer Troie. Michel d'Amboise lui-même a composé plusieurs épîtres dans cette veine, dès les *Complainctes de l'esclave fortuné*<sup>10</sup> (1530), où il fait entendre les craintes et les espoirs de sa protectrice Antoinette d'Amboise, nouvelle Laodamie, dans trois épîtres adressées à son époux Antoine de La Rochefoucauld qui participe au siège de Naples en 1528<sup>11</sup>, ou encore dans la *Penthaire de l'esclave fortuné* (1531) avec l'*Épître envoyée d'une damoiselle à son mary, estant absent d'elle*, qui rappelle par de nombreux traits l'héroïde de Pénélope<sup>12</sup>.

Quelle place les *Contrepistres* occupent-elles dans la production de ce poète composée à parts égales de traductions ou d'adaptations – du latin, du néo-latin et de l'italien – et de compositions personnelles à forte coloration autobiographique ? Michel d'Amboise explore dans l'ensemble de son œuvre la lettre amoureuse sous tous ses aspects, depuis l'héroïde mythologique jusqu'à l'épître conjugale, en passant par la lettre fictive, opérant des variations subtiles sur des thèmes et des motifs communs. La réponse à Didon qu'il prête à Énée dans ses *Contrepistres* est bien d'abord un hypertexte de l'héroïde ovidienne, ainsi que de l'*Énéide* dont il traduit plusieurs passages du chant IV, mais il dote Énée d'une voix nouvelle, celle d'un amant tiraillé entre l'amour et le devoir, dont les accents rappellent ceux de l'esclave fortuné.

#### REPOUDRE AUX HEROÏDES D'OVIDE

##### *La défense des femmes ?*

Dans l'épître dédicatoire à Charles de Valois, duc d'Orléans, Michel d'Amboise assigne un double objectif à son recueil :

Qui pour donner quelque allègement de l'espoir tant attendu, aux cendres des Dames royales, qui par cy devant ont escript à leurs amys, a suscité et esmeu aucunement ma plume à respondre, tant pour leur satisfaire que pour effacer le blasme de tant de vaillans hommes, sans cause chargee d'ingratitude et desloyaulté envers elles<sup>13</sup>.

Il s'agit d'abord de consoler les épistolières, de leur rendre leur dignité, comme le souligne un liminaire de Gilles Corrozet :

<sup>9</sup> Voir C. M. Scollen, *The Birth of the Elegy in France, 1500-1550*, Genève, Droz [T.H.R. n° 95], 1967 ; H. Dörrie, *Der heroische Brief. Bestandsaufnahme, Geschichte, Kritik einer humanistisch-barocken Literaturgattung*, Berlin, De Gruyter, 1968 ; G. Tournoy-Thoen, « Fausto Andrelini et la cour de France », *L'Humanisme français au début de la Renaissance, Colloque international de Tours (XIV<sup>e</sup> stage)*, Paris, Vrin, 1973, p. 65-79 ; J. Britnell, « L'épître héroïque à la cour de Louis XII et d'Anne de Bretagne : le manuscrit FR. F.V.XIV.8 de Saint-Petersbourg », *Analisi linguistica e letteraria*, 1-2, 2000, p. 459-484 ; P. White, « Ovid's Heroides in Early Modern French Translation : Saint-Gelais, Fontaine, Du Bellay », *Translation and Literature*, vol. 13, n° 2, *Versions of Ovid*, Edinburgh University Press, 2004, p. 165-180 ; S. Provini, « Les étapes de la *translatio* d'un genre : l'héroïde politique sous le règne de Louis XII, de la première *Epistola Annae Reginae* de Fausto Andrelini (1509) aux 'épistres royales' françaises », *Langue de l'autre, langue de l'auteur*, dir. A. P. Pouey-Mounou et M.-S. Masse, Genève, Droz, 2012, p. 327-345.

<sup>10</sup> *Les complainctes de l'esclave fortuné. Avecques vingt Epistres et trente Rondeaux d'amours. Nouvellement Imprimez à Paris*, Paris, Jean Saint-Denis, 1530 (n. s.).

<sup>11</sup> *Complainctes*, épîtres 6, 7 et 8 du « Livre d'Espitres et lettres Amoureuses », f. lxxviii v°-lxxxvii r°.

<sup>12</sup> *La Penthaire de l'Esclave fortuné où sont contenues plusieurs lettres & fantasies composées nouvellement en l'an 1530*, Paris, Alain Lotrian et Denis Janot, 1531 (n. s.), f. Dvi v°-Dviii v°.

<sup>13</sup> *Les Contrepistres d'Ovide*, Dédicace à Charles de Valois, f. 2 r°.

Dames d'honneur jadis feirent sçavoir  
À leurs amys leur langueur amoureuse  
À celle fin qu'ilz en peussent avoir  
Quelque pitié et mercy gracieuse,  
D'Ovide fut la plume tant heureuse  
Qu'elle entreprint de faire ces messaiges  
Avec souspirs, avec pales visaiges,  
Ce que voyant pour mieulx les consoler,  
De Chevillon la plume non absconse  
Long temps après voulut si hault voler  
Qu'elle rendit à ces dames response<sup>14</sup>.

Une autre épigramme liminaire, composée en latin, puis traduite en français, affirme de même que :

d'Amboyse ayant de vous pitié  
Pour satisfaire à si grande amytié,  
N'a point voulu si long temps estre vains  
Voz espoirs, ny les labeurs de voz mains<sup>15</sup>.

De fait, la plupart des lettres répondent aux doléances des héroïnes abandonnées, les héros réaffirmant leur amour, voire annonçant des retrouvailles imminentes<sup>16</sup>. Éloges de l'aimée et serments de fidélité ne dominent pourtant pas tout le recueil. Certaines figures se voient au contraire blâmées, comme celles de Médée et de Phèdre, sans surprise, mais aussi d'Ariane, muée en infidèle ivrogne, ayant trompé Thésée avec Bacchus. La *varietas* domine en l'occurrence : quand Œnone apparaît parfaitement innocente, Médée est parfaitement coupable. Plusieurs lettres, loin de « satisfaire » aux « cendres des Dames royales », se muent ainsi en invectives, appuyées par des énoncés gnominiques posant un regard négatif sur les femmes en général. C'est qu'il ne faudrait pas se laisser tromper par la rhétorique qu'ont déployée dans les *Héroïdes* des épistolières qui se posent en victimes. Hercule s'exclame ainsi, à la lecture de la lettre de Déjanire : « Ô féminin, et decepvant langage / Qu'homme ne peult fuyr, tant soit il sage ! » (v. 127-128).

#### *Ou l'apologie des héros ?*

Les *Contrepistres* semblent donc surtout faire l'apologie des héros injustement blâmés par les héroïnes ovidiennes. Les épîtres composées par Michel d'Amboise partagent avec les héroïdes d'Ovide une même dimension rhétorique, mais si les *Héroïdes* antiques orchestraient le blâme des héros et esquissaient, via l'éthopée, un éloge des épistolières, dans le recueil humaniste, la rhétorique démonstrative se met au service des héros et s'associe à une rhétorique judiciaire<sup>17</sup> qui vise à prouver leur innocence, dans la tradition de la *purgatio*, ou « réponse aux critiques » telle que l'a définie Érasme dans le *De conscribendis epistolis* et que Clément Marot, par exemple, l'a mise en œuvre dans son épître « à Monsieur Bouchart, Docteur en Théologie<sup>18</sup> ». Le recueil de Michel d'Amboise opère ainsi une

<sup>14</sup> *Ibid.*, f. 120 v°.

<sup>15</sup> *Ibid.*, f. 119 r°.

<sup>16</sup> C'est le propos des contre-épîtres I, II, III, VI, VII, VIII, XI, XIII, XIV et XV.

<sup>17</sup> Par là aussi, Michel d'Amboise se montre fidèle à la rhétorique ovidienne. Voir A. Videau, « L'écriture juridique d'Ovide, des élégies amoureuses (*Amours* et *Héroïdes*) aux *Tristes* de l'exil », *Interférences Ars scribendi*, n° 2, 2004.

<sup>18</sup> Érasme, *Opus de conscribendis epistolis*, Bâle, Froben, 1522. Voir l'article de M. Huchon, « Rhétorique de l'épître marotique », *Clément Marot et l'Adolescence clémentine*, textes réunis par C. Martineau-Génieys, Paris, CID

« transvalorisation » de son hypotexte ovidien, pour reprendre la terminologie de Gérard Genette<sup>19</sup>. Quand Ovide avait choisi de remettre en question les valeurs transmises par les épopées relatant la guerre de Troie ou la quête de la Toison d'or, en donnant la parole aux femmes des mythes<sup>20</sup>, les *Contrepistres* ont-elles donc pour objectif de restaurer les valeurs héroïques et guerrières en prenant le contre-pied de leur hypotexte ovidien<sup>21</sup> pour renouer avec les hypotextes des *Héroïdes* eux-mêmes ? Ne faut-il pas plutôt y voir un jeu d'imitation-émulation teinté d'humour, qui rendrait hommage au « sourire mythographique<sup>22</sup> » et à l'ironie d'Ovide ?

#### *Imitation-émulation d'Ovide*

Le recueil s'inscrit, d'après l'un de ses liminaires qui affirme, sur un ton typique de la production humaniste, la supériorité de la langue française sur la langue latine, dans un rapport d'émulation avec l'œuvre d'Ovide : « *Et quamvis Latio bene tum sermone loquutus, / Uberior pergit Liligerata penus*<sup>23</sup>. » Michel d'Amboise s'engage dans un jeu intertextuel dont il faut reconnaître la grande finesse : une partie des *Contrepistres* semble, à première lecture, n'être constituée que d'une paraphrase des *Héroïdes*, mais si le poète va parfois jusqu'à traduire des passages d'Ovide ou à citer la traduction d'Octovien de Saint-Gelais<sup>24</sup>, c'est pour mieux s'en démarquer. Il adjoint en effet à ces reprises des emprunts directs, d'une grande précision, aux épopées dont Ovide avait lui-même proposé une réécriture critique. Il réintègre ainsi l'histoire des femmes abandonnées dans les diverses traditions mythologiques et littéraires qui avaient été fragmentées dans les *Héroïdes*<sup>25</sup>. Il en va ainsi dans les épîtres d'Ulysse ou d'Énée qui réinscrivent l'épisode amoureux dans le destin de ces héros, déterminé par l'amour de leur patrie et par les dieux. Ulysse rappelle, par exemple, les bénéfices que l'armée d'Agamemnon a tirés de la Dolonie dont Pénélope condamnait l'imprudance, tandis qu'Énée justifie son départ par les attentes de son fils et l'exigence de fondation d'une lignée. Sur le plan stylistique même, les *Contrepistres* font une large place à une narration émaillée de formules épiques.

Ce dialogue avec les épopées-sources se fait cependant dans un esprit ludique, comme le note Paul White<sup>26</sup> : par-là, Michel d'Amboise se montre, au-delà de l'opposition de surface, fidèle à Ovide, manipulant comme lui, avec ironie, des traditions poétiques antérieures<sup>27</sup>. Le poète humaniste pose un regard à la fois savant et souriant sur les multiples versions des mythes qu'il confronte dans les épîtres de Démophon et Thésée, ou encore dans les deux épîtres que Jason adresse à Hypsipyle et Médée – la juxtaposition, dans le recueil, de ces

diffusion, 1997, p. 39-57. Voir aussi les numéros de la revue *Exercices de rhétorique*, en particulier *Sur Virgile*, dir. Fr. Goyet, n° 2, 2013 et *Sur l'épistolaire*, dir. C. Lignereux, n° 6, 2016.

<sup>19</sup> G. Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, 1982.

<sup>20</sup> J. Dangel, « Intertextualité et intergénéricité dans les *Héroïdes* d'Ovide : la métrique à l'œuvre », *Amor scribendi. Lectures des Héroïdes d'Ovide*, dir. H. Casanova-Robin, Grenoble, 2007, p. 13-36.

<sup>21</sup> Sur l'écriture « contre Ovide », voir P. White, *Renaissance Postscripts : Responding to Ovid's Heroides in Sixteenth-Century France*, Columbus, The Ohio State University Press, 2009, p. 205.

<sup>22</sup> J.-C. Jolivet, « Pleurs héroïques, sourires mythographiques dans les *Héroïdes* d'Ovide », *Le Rire des Anciens*, éd. M. Trédé et Ph. Hoffmann, *Études littéraires anciennes*, t. 8, Paris, 1998, p. 231-240.

<sup>23</sup> *Les Contrepistres d'Ovide*, f. 119 v°.

<sup>24</sup> Les épîtres de Phaon à Sappho ou de Jason à Médée, par exemple, font de fréquents emprunts à la traduction de Saint-Gelais, mais Michel d'Amboise revient systématiquement au texte latin pour la corriger ou la compléter.

<sup>25</sup> Voir P. White, *Renaissance Postscripts : Responding to Ovid's Heroides in Sixteenth-Century France*, Columbus, The Ohio State University Press, 2009, p. 206.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 207.

deux versions de la quête de la Toison d'or laisse percevoir une certaine mauvaise foi du héros, qui mine le discours apologétique.

Ces clins d'œil philologiques et ces effets de construction ingénieux n'empêchent pas cependant, comme dans les *Héroïdes*, une lecture pathétique des *Contrepistres*. La confrontation avec la tradition elle-même induit des effets d'ironie tragique particulièrement émouvants : les énoncés gnomiques que Protésilas accumule pour rassurer Laodamie sur son sort sont, par exemple, démentis par le mythe que le lecteur connaît bien, tout comme les vœux qu'Énée formule pour le bonheur de Didon.

Il ne faudrait donc pas lire trop vite les *Contrepistres* comme des contre-héroïdes, dans lesquelles Michel d'Amboise aurait souhaité opérer un retour aux valeurs de l'épopée contre les valeurs élégiaques. Le personnage d'Énée est particulièrement révélateur à cet égard : loin de ressusciter le héros *pius* et plein de *constantia* qu'avait inventé Virgile, Michel d'Amboise fait de lui un amant tourmenté vivant une situation proprement tragique, dans la mesure où elle articule conflit entre l'amour et le devoir, et conflit entre les hommes et les dieux.

#### LA DEFENSE D'ÉNÉE

La contre-épître d'Énée accomplit le projet, annoncé dans l'épître dédicatoire de l'œuvre, de défendre les héros masculins injustement accusés. Les vers 5 et 6 de l'exorde *ex abrupto*, composé sous le coup de l'émotion de l'innocent accusé injustement, témoignent de la visée apologétique de la lettre qui relève bien de la *purgatio* : « pour me purger des faitz / Lesquelz tu dictz que j'ay commis & faitz ». La proposition, élément obligé de l'exorde qui annonce le sujet, affirme qu'Énée n'eut jamais l'intention de trahir Didon : « oncques n'euz pensée / De faire cas dont tu fusse offensée » (v. 11-12).

Énée présente sa défense dans une longue argumentation qui met en œuvre les ressources de la rhétorique judiciaire. Celle-ci repose d'abord sur une narration des faits passés qu'il s'agit d'établir avec précision, avant de les juger. Énée effectue ce rappel à partir du vers 13 : « ne te souvient il pas ». Son récit démarque celui que fait Ilionée à la reine de Carthage dans le chant I de l'*Énéide* : Énée raconte son naufrage, puis son projet de gagner l'Italie, avant de demander, comme Ilionée chez Virgile, le simple droit de réparer ses navires afin de pouvoir poursuivre son trajet vers l'Italie. Symétriquement, le discours attribué à Didon est celui que la reine tient aux compagnons d'Énée, dans le chant I, pour dissiper leurs craintes et les assurer qu'elle les laissera repartir pour l'Italie, ou les accueillera à Carthage au sein de son peuple s'ils le souhaitent. Michel d'Amboise ajoute l'offre de faire d'Énée le seigneur de Carthage : le pouvoir accordé à Énée par Didon sur sa ville est évoqué à plusieurs reprises dans le chant IV de l'*Énéide* (v. 217, 374, 597), comme dans l'héroïde VII (v. 14, 90, 150-152), mais fait ici l'objet d'un plus long développement, Énée confirmant à la fin du discours de Didon qu'il a été obéi comme « seigneur et sire » de Carthage (v. 86-92). La narration se termine par une énumération des bienfaits qu'Énée a reçus de Didon (aide pour la réparation de sa flotte, partage de ses richesses, plaisirs érotiques).

Cette narration est déjà un moyen de persuasion et presque une partie de la preuve. En effet, Énée y dément toute intention de tromper Didon, en citant ses propres paroles au discours direct : « Car je te veulx loyaulment advertir / Qu'en cest espoir les dieux m'ont fait partir / De mon pays » (v. 63-65). Il démontre ainsi que Didon était avertie, dès le début, de sa quête de l'Italie et qu'elle l'avait acceptée par ces mots :

Et quand le temps, quand la mer, quand le vent  
Te seront bons, pour aller plus avant,  
Et que seras repousé en ces lieux,  
Suys à ton heur, la volonté [des] dieux. (v. 83-86, f. 49 r°)

Les faits étant établis par la narration, le discours judiciaire se poursuit par la confirmation qui doit révéler la vérité au destinataire et porter la conviction dans son esprit. Il s'agit ici pour Énée de démontrer qu'il n'a jamais eu la volonté de trahir Didon, comme l'affirmait la proposition à la fin de l'exorde (vers 11-12, cités plus haut). L'innocence de ses intentions fait l'objet du premier argument, selon lequel Énée aurait souhaité finir ses jours auprès de Didon, si les dieux n'en avaient pas décidé autrement (v. 117-128). Le poète suit largement les discours qu'Énée prononçait dans l'*Énéide*, alléguant la volonté des dieux (IV, v. 356-359), qu'il dénonce comme jaloux du bonheur qu'Énée goûtait auprès de Didon (v. 124) :

Ô que ceste heure m'eust duré pour tousjours !  
Joyeusement j'eusse passé mes jours,  
Avecques toy j'eusse finy ma vie  
À ton desir, et selon ton envye,  
Mais le plaisir de chose desirée  
Est tost passé, et a peu [de] durée,  
Car de ces biens, et soulas gracieux  
Que je prenoys avec toy, envieux  
Furent les dieux, qui par leur messenger  
Me commanderent de soubdain desloger. (v. 117-126, f. 49 v°-50 r°)

Le deuxième argument est lui aussi repris à l'*Énéide* où Énée affirmait n'avoir jamais eu l'intention d'épouser Didon (IV, v. 338-339), avant d'évoquer son regret de n'avoir pu rester à Troie et de devoir chercher l'Italie suivant l'ordre des destins. Michel d'Amboise en propose une traduction fidèle, qui se teinte de pathétique dans le portrait – principal ajout ici du poète renaissant – d'un Énée vagabond, soumis à « tant de maux » et à de « cruelz dangers » (v. 138-140 et 147), en quête d'une terre inconnue dont il n'affirme pas, comme Énée chez Virgile (v. 347 : « *hic amor, haec patria est* »), qu'elle soit déjà pour lui une patrie. Le troisième argument établit, comme dans l'*Énéide*, le parallèle entre Carthage, à laquelle Didon est attachée, et le royaume que doit fonder Énée. Le quatrième argument repose sur le devoir d'Énée envers Anchise et Iule, là encore dans une quasi traduction de l'*Énéide*.

La conclusion de la démonstration revient sur le premier argument, mis en valeur par la modification de l'ordre des preuves par rapport au discours d'Énée chez Virgile : ce n'est pas de sa propre volonté qu'Énée quitte Didon – « sans le vouloir », qui redouble « suis contrainct », traduit le « *non sponte* » de Virgile (IV, v. 361). Les modifications qu'apporte Michel d'Amboise à l'hypotexte virgilien par petites touches vont toutes dans le sens d'une démonstration de la contrainte qui pèse sur Énée : les dieux lui « commanderent » (v. 126), son père Anchise « [l']admonnest » (v. 172), son fils Ascagne « procure » (v. 173) ; la quête de l'Italie est enfin présentée comme une obligation avec la répétition de « nous fault » (v. 162-163). L'innocence d'Énée se voit réaffirmée à l'issue de cette démonstration, sous la forme d'un nouvel énoncé gnomique, qui invite à juger son intention plutôt que ses actes : « Car je veulx bien que sache en effect / Que sans vouloir, offense n'est meffaict » (v. 239-240).

La lettre se poursuit par une réfutation, Énée donnant tort à Didon pour l'avoir blâmé (v. 241-248), conformément à la structure du discours judiciaire selon laquelle la

destruction des arguments de l'adversaire fait partie de la confirmation. Il s'agit là d'un ajout de Michel d'Amboise : quand, dans l'*Énéide*, Énée se contentait de demander à Didon de cesser ses plaintes (IV, v. 360), Énée interroge ici leur légitimité (« as tu occasion ? as tu raison ? »), affirmant la vacuité de sa « cause ». Poursuivant le même objectif de réfutation, Énée s'engage ensuite dans un discours concessif (« Je te confesse et est vrai », v. 249 ; « certes », v. 255), où il énumère à nouveau les bienfaits reçus de Didon et les plaisirs qu'elle lui a donnés. Puisque lui-même ne peut les récompenser à leur juste valeur, il évoque la récompense que les dieux accorderont à Didon, à grand renfort d'énoncés gnomiques, avant d'exprimer son espoir de la retrouver pour la récompenser lui-même de « tous les plaisirs qu'il t'a pleu m'avancer » (v. 278). Énée croit ainsi avoir démontré à Didon, via l'anaphore « voilà pourquoi », que son « grand courroux » (v. 3) face à ce qu'elle perçoit comme l'ingratitude de son amant est sans raison.

#### L'AMOUR POUR DIDON

L'argumentation solidement agencée qu'Énée déploie pour se laver des accusations d'« ingratitude et desloyauté » envers Didon, comme le voulait l'épître dédicatoire du recueil, entend remplir dans le même temps le projet consolatoire annoncé dans le liminaire de Corrozet. Michel d'Amboise développe amplement le début de la réponse d'Énée dans laquelle celui-ci déclarait sa reconnaissance éternelle envers Éliissa (IV, v. 333-336), mais cette reconnaissance pour les bienfaits reçus se mue ici en déclaration d'amour. C'est la principale innovation du poète renaissant, quand Virgile n'affirmait jamais nettement la réciprocité des sentiments d'Énée envers Didon : si le héros virgilien est ému par l'amour que celle-ci éprouve pour lui (IV, 395), il n'est pas certain qu'il l'aime en retour<sup>28</sup>. L'Énée de Michel d'Amboise affirme au contraire avoir aimé Didon plus que sa première épouse, Créüse (v. 193-211). Mais l'amour qu'il éprouve envers Didon ne peut rien face au « veuil des celestes espritz » :

Royne Dido, penses, si je sçavoie  
Muer le vueil des celestes espritz  
Que tu verrois ce que je ne t'escriptz,  
Mais puis qu'ailleurs à mon grand desplaisir  
Leur plaist que j'aïlle, advienne leur plaisir,  
Soit faict selon leur divine bonté  
Et non selon que j'ay la volonté. (v. 212-218, f. 51 v<sup>o</sup>)

L'usage du polyptote construit une opposition terme à terme entre le « desplaisir » d'Énée et le « plaisir » des dieux, le « veuil » de ceux-ci et la « volonté » du héros. Si l'épistolier attribue aux dieux la responsabilité de son départ, il exprime son regret d'avoir dû leur obéir, contrairement au héros virgilien qui n'éprouvait que de la honte pour avoir oublié sa mission (IV, v. 279-282). L'épître prend ici des accents chrétiens, quand Énée évoque le nécessaire respect de la volonté divine, sur le ton de la prière que confèrent à ces vers l'utilisation des subjonctifs optatifs.

La contre-épître ne se résume donc pas à une simple défense d'Énée, contrairement au discours du héros dans le chant IV de l'*Énéide*. L'argumentation cède la place à l'expression des sentiments de l'épistolier, Michel d'Amboise procédant à une amplification lyrique du

<sup>28</sup> Le vers 395 du livre IV, « *Multa gemens magnoque animum labefactus amore* », a reçu des interprétations différentes, selon que l'on attribue le sentiment amoureux à Didon ou à Énée. On pourra ainsi comparer la traduction de Jacques Perret, « profondément ébranlé par ce grand amour » (Les Belles Lettres, 1977), à celle de Paul Veyne, « ébranlé en son âme par son grand amour » (Albin Michel / Les Belles Lettres, 2012).

serment par lequel, dans le chant I de l'*Énéide* (v. 607-610), le héros promettait à Didon de ne jamais oublier ses bienfaits :

Mais toutesfois en quelque lieu que j'aïlle  
En temps de paix, et en temps de bataille,  
Jour ne sera que je ne me souviene  
De ta bonté, et de la grace tienne.  
Ayllent mes nefz là où elles pourront,  
Avecques moy les vertus demourront,  
Et te prometz que tant que les montaignes  
Surmonteront en haulteur les champaignes,  
Tant que le ciel d'estoilles à planté  
Sera semé pourtraict, et cymenté,  
Tant que les boys (dont il est si grand nombre)  
Contre le chault donneront ung doux ombre,  
Jamais de moy ne sera faict estrange  
Le tien honneur, ton [nom et] ta louange.  
Dedans mon cueur tousjours seras empraincte  
Comme en drappeau est une ymage paincte,  
Et pour grand bien qui me puisse advenir  
Je ne perdray de toy le souvenir,  
Ains sans cesser à toy je penseray  
Et pour mourir je ne t'offenseray. (v. 219-238, f. 51 v<sup>o</sup>-52 r<sup>o</sup>)

Si Michel d'Amboise traduit précisément « *semper honos nomenque tuom laudesque manebunt* » (I, v. 609) aux vers 231-232, s'il conserve les comparants naturels, qu'il redistribue en remplaçant les fleuves par les bois et en attribuant à ces derniers l'ombre, plutôt qu'aux montagnes, il ajoute l'inscription éternelle du souvenir de Didon dans le cœur d'Énée (v. 233-234).

Les sentiments sincères qu'Énée éprouve pour Didon se trouvent, en outre, placés au cœur de la stratégie argumentative. Au terme de la réfutation se trouve réaffirmée la thèse centrale de l'innocence d'Énée, démontrée tout au long de la lettre : Énée demande par conséquent à Didon d'admettre que ses accusations sont « sans droict » (v. 286). L'argument principal, répété aux vers 287-289, « Attribuant tout ce que j'ay commis / Encontre toy avoir esté permis, / Et commandé par le divin Mercure », est alors renforcé par un nouvel exemple qui vient clore la démonstration. Il s'agit d'une preuve pathétique destinée à émouvoir, tout en démontrant à la fois le grand amour qu'éprouve Énée pour Didon et l'impossibilité totale dans laquelle il se trouve de désobéir aux dieux :

Je te prometz depuis mon partement  
Que mille fois j'ay faict commandement  
À mon pilotte ores que tant on loue  
Que devers toy il tournast voile, et proue,  
Et mille fois avecq contraire vent  
J'ay veu bouter ce Mercure audevant,  
Pour empescher par enuyeulx destour  
Devers ton port le désiré retour.  
Il semble au vray ainsi qu'il nous repoulse  
Qu'il se marrist, et que trop se courrouce  
Encontre nous, dont je veulx destourner  
Le vueil fatal pour vers toy retourner.  
Je ne puis plus faire rien à l'encontre,



J'en ay souffert fortune, et malencontre,  
Car à peu près avons esté jugez  
Par les voyans noyez et submergez,  
Et croy de vray que feussions à humer  
Maintenant l'eau de la profonde mer,  
Si n'eust esté qu'aux perilz advenuz  
Feusmes aydez de ma mere Venus,  
Qui tant pria Oeolus, et Neptune  
Que bien soudain mer devint opportune  
À naviguer et carme devint toute  
Si qu'on n'y [veit] de peril une goutte. (v. 295-318, f. 53 r<sup>o</sup>-53 v<sup>o</sup>)

Le lecteur ne peut que croire ce héros qui a tout fait pour rejoindre Didon au péril de sa vie, et a dû finalement se soumettre à la volonté divine. Ces vers qui montrent Énée bravant les tempêtes pour tenter de regagner Carthage malgré la colère des dieux relèvent de l'invention du poète renaissant. Michel d'Amboise a pris appui sur l'évocation de la colère de la mer par Didon dans l'héroïde ovidienne pour en transformer le sens : Vénus n'entend pas punir Énée de sa trahison amoureuse, comme l'espérait et tout à la fois le craignait Didon (*Héroïdes*, VII, v. 57-60), mais veut au contraire le contraindre à quitter définitivement la reine de Carthage pour qu'il remplisse sa mission et gagne l'Italie. Les tempêtes ne s'apaisent en effet que lorsqu'Énée accepte de jurer « que plus jamais je ne ferois voller / Voilles au vent pour devers toy aller » (v. 327-328). Un long énoncé gnomique tire la leçon des vains efforts d'Énée pour échapper à son destin et délivre un message de piété aux accents chrétiens, dans lequel le Dieu unique semble se substituer aux dieux païens : « Royne Dido c'est follye trop grande / Contrarier à ce que dieu commande » (v. 335-336).

La péroraison reformule, en un vers ramassé, la ligne de défense d'Énée : « Ce que j'ay fait les dieux me l'ont fait faire » (v. 345). Au terme de son épître, le héros espère ainsi avoir convaincu Didon, désormais en paix : c'est bien le projet affirmé de Michel d'Amboise dans les *Contrepistres*, offrir une explication qui réponde aux griefs des femmes abandonnées et les satisfasse. Mais à la partie conclusive de la péroraison succède une dernière prière d'Énée, qui demande aux dieux pour Didon « longue vie et bon heur », après avoir déjà formulé de tels vœux à plusieurs reprises, dans le cours de sa lettre, et évoqué la récompense promise à Didon ici-bas et « au ciel » (v. 266). Le lecteur, qui connaît l'injustice du destin de Didon dont l'ombre est condamnée à l'errance dans les Champs des Pleurs, perçoit toute l'ironie tragique de ces vers, plus cruelle encore quand Énée formule le souhait de futures retrouvailles, car c'est seulement aux Enfers qu'il rencontrera l'ombre de la suicidée, qui refusera ses paroles de consolation. Les vains espoirs du héros, répétés tout au long de son épître, font finalement de lui, tout autant que Didon, une victime de la cruauté des dieux.

#### ÉNEE, ESCLAVE FORTUNE ?

Michel d'Amboise s'est engagé dans un subtil jeu intertextuel pour élaborer la réponse d'Énée à Didon. Le défenseur d'Énée utilise l'*Énéide* contre l'*Héroïde* : il reprend les éléments du discours que tient Énée à Didon dans le chant IV de l'épopée, pour justifier le héros virgilien face à la Didon ovidienne, sans chercher à répondre point par point à l'héroïde VII, dont il n'évoque aucun des ajouts ou des modifications apportés au canon virgilien. Comme l'a remarqué Marine Molins, il n'est pas question dans la contre-épître de l'enfant dont Didon pourrait être enceinte ; Énée ne prend pas non plus la peine de réfuter les accusations au sujet de Créüse ou de ses Pénates, ni ne tente de dissuader Didon de se

suicider<sup>29</sup>, à tel point qu'il semble plutôt répondre aux accusations de la Didon pleine de courroux de l'*Énéide* qu'à la lettre de la douce Didon ovidienne.

Si Michel d'Amboise s'inscrit donc dans le cadre de l'*Énéide* plus que dans celui de l'héroïde, il ne ressuscite pas pour autant le héros virgilien, ni ne restaure les valeurs de l'épopée sur laquelle il s'appuie pour répondre à Ovide. L'apologie d'Énée, malgré une argumentation des plus rigoureuses, se trouve minée par la connaissance qu'ont les lecteurs du mythe virgilien : la malheureuse reine de Carthage ne trouvera ni récompense, ni consolation. Le poète renaissant attribue, en outre, une passion inédite à Énée envers Didon : sa lettre, empreinte de sensualité dans le souvenir des plaisirs physiques partagés, mentionne le désir qu'a le héros de rester auprès de sa bien-aimée, au mépris de sa mission. Il introduit dans l'âme d'Énée un conflit qui n'existait pas avec une telle ampleur chez le héros plein de *constantia* de Virgile, pour faire de celui-ci un héros tragique, tiraillé entre l'amour et l'obéissance aux dieux, et ouvre ainsi la voie aux adaptations scéniques de l'épisode virgilien. L'Énée de Michel d'Amboise s'éloigne donc autant du héros pieux, constant et ferme de Virgile, que de l'amant faux et déloyal d'Ovide : sa soumission à la volonté des dieux est teintée d'accusations envers leur jalousie, il semble suivre son destin à regret, habité par une grande lassitude face aux malheurs qu'il lui faudra encore et toujours affronter. Cet Énée semble annoncer le Francus de Ronsard, héros mélancolique qui se dira, dans *La Franciade*, « la maudisson des Dieux<sup>30</sup> », suivant malgré lui un destin héroïque imposé d'en haut par la cruauté du Ciel. Victime de la fortune – le terme apparaît à cinq reprises dans la contre-épître –, il rappelle surtout les autoportraits de l'auteur en « esclave fortuné », dans les recueils à coloration autobiographique<sup>31</sup>.

Michel d'Amboise semble, en définitive, mettre en œuvre le langage et le style des *Complainctes* ou des *Epistres veneriennes*<sup>32</sup> pour broser le portrait d'Énée en héros élégiaque malmené par les dieux dans sa réécriture de l'héroïde de Didon et du chant IV de l'*Énéide*. La septième de ses *Contrepistres d'Ovide* témoigne du rapport intime que le poète vernaculaire entretient avec l'Antiquité : il mobilise sa vaste culture humaniste et puise dans une grande variété de sources pour construire un poème tout personnel. La contre-épître d'Énée offre ainsi un exemple particulièrement représentatif de l'œuvre de Michel d'Amboise, qui entre traduction, imitation et invention originale, trouve son unité dans la *persona* de l'esclave fortuné.

<sup>29</sup> M. Molins, *Charles Fontaine traducteur*, p. 112.

<sup>30</sup> Ronsard, *La Franciade, Œuvres complètes*, éd. J. Céard, D. Ménager et M. Simonin, Paris, Gallimard, 1993, t. 1, Livre III, v. 211, p. 1083.

<sup>31</sup> Voir Richard Cooper, « Le thème de la Fortune dans la poésie de Michel d'Amboise (c. 1505-1547) », *Il tema della Fortuna nella Letteratura francese e italiana del Rinascimento*, éd. E. Balmas, G. Saba et A. Possenti, Florence, 1990, p. 107-122.

<sup>32</sup> Voir P. White, *Renaissance Postscripts*, p. 200.

## BIBLIOGRAPHIE

DALLA VALLE, D., « Les *Héroïdes* en France et les *Lettres héroïques* au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle (jusqu'aux *Lettres héroïques* de Tristan l'Hermitte) », *Lectures d'Ovide publiées à la mémoire de Jean-Pierre Néraudau*, éd. E. Bury et M. Néraudau, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 371-383.

DORIO, P., « *La plume en l'absence* » : le devenir familier de l'épître en vers dans les recueils imprimés de poésie (1527-1555), Thèse de doctorat soutenue à l'Université Sorbonne Paris Cité, 2017.

GOYET, F. (dir.), *Sur Virgile, Exercices de rhétorique*, n° 2, 2012, URL : <https://journals.openedition.org/rhetorique/172>

MOLINS, M., *Charles Fontaine traducteur : le poète et ses mécènes à la Renaissance*, Genève, Droz, 2011.

PROVINI, S., « Michel d'Amboise traducteur d'Ovide », *Les Écrivains traducteurs*, dir. François Roudaut, Travaux de littérature publiés par l'ADIREL, t. 31, Genève, Droz, 2018, p. 57-74.

SCOLLEN, C. M., *The Birth of the Elegy in France, 1500-1550*, Genève, Droz, 1967.

WHITE, P., *Renaissance Postscripts : Responding to Ovid's Heroides in Sixteenth-Century France*, Columbus, The Ohio State University Press, 2009.